

RICHARD FORD

# L'ÉTAT DES LIEUX

*traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Guglielmina*

~

EXTRAIT INÉDIT

POUR LES LIBRAIRIES INITIALES

~

*Kristina...*

  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
[www.initiales.org](http://www.initiales.org)



**Richard Ford** est né à Jackson, dans le Mississippi en 1944. Désireux de devenir juriste, il étudie le droit à la Michigan State University et à l'University of California après avoir travaillé pour les chemins de fer. À vingt-quatre ans, il décide de se consacrer exclusivement à l'écriture et publie des nouvelles dans *Esquire*, *The Paris Review* et *The New Yorker*. En 1976, il publie son premier roman *A Piece of My Heart* (*Une mort secrète*). Après son deuxième roman, en 1981, *The Ultimate Good Luck* (*Le bout du rouleau*), il travaille pour *Inside Sports Magazine* jusqu'à la faillite du magazine en 1982. De cette expérience, il tirera *The Sportswriter* (*Un week-end dans le Michigan*) pour lequel il recevra le PEN/Faulkner Award. En 1996, il reçoit le prix Pulitzer pour son roman *Independence Day*.

---

**La traduction de l'extrait qui suit n'est pas définitive.  
Pour toute citation merci de se reporter  
à l'édition de *L'État des lieux* à paraître le 28 août 2008.**

---

### *Tu es prête à rencontrer ton Créateur ?*

La semaine dernière, j'ai lu dans l'*Asbury Press* une histoire qui, telles des orties, a fini par m'irriter. En un sens, c'était typiquement le genre d'article qu'on lit tous les matins, qui vous plante l'aiguille très fine, mais profonde, du choc, puis de l'horreur, vous laisse le regard perdu dans le ciel pendant un long moment, jusqu'à ce que l'œil redescende vers des sujets différents – anniversaires de célébrités, résultats sportifs, nécrologies, nouvelles annonces immobilières –, lesquels entraînent vers d'autres préoccupations, et au milieu de la matinée vous avez tout oublié.

Mais, sous le titre lapidaire de TEXAS : MORT À L'INFIRMERIE, l'article décrivait en détail une journée, pour le reste normale, du département d'infirmerie du San Ysidro State Teachers College (campus de Paloma Playa) dans le sud du Texas. Un étudiant exaspéré (ces gens sont toujours des hommes) était entré par la porte principale d'un bâtiment, s'était dirigé vers la salle de classe où il était supposé être présent et où avait lieu un examen qu'il était censé passer – des rangées d'étudiants, têtes baissées sur leurs copies. Le professeur, Sandra McCurdy, regardait par la fenêtre, pensant à on ne sait quoi – une pédicure, un week-end de

## L'ETAT DES LIEUX

---

pêche avec l'homme qui était son mari depuis vingt ans, sa santé. Le cours, comme le voulait un destin aussi plat et peu subtil que possible, était intitulé « Le mourir et la mort : éthique, esthétique, prospective » – chose que les infirmiers et infirmières se doivent de connaître.

Don-Houston Clevinger, l'étudiant exaspéré – un ancien de la marine, père de deux enfants –, avait déjà obtenu des résultats très médiocres au milieu du trimestre et allait probablement finir avec une très mauvaise note, et un billet de retour pour McAllen. Ce Clevinger était entré en plein examen dans la salle plongée dans un silence révérencieux, avait marché entre les pupitres vers l'endroit où Ms McCurdy, les bras croisés, souriant peut-être, méditait face à la fenêtre. Et il avait dit, en lui braquant un Glock 9 mm à moins de quinze centimètres entre les deux yeux : « Tu es prête à rencontrer ton Créateur ? » Ce à quoi Ms McCurdy, âgée de quarante-six ans, enseignante et joueuse de canasta supérieure à la moyenne, infirmière navigante pendant l'opération Tempête du désert, avait répondu, intriguée, en clignant ses yeux bleu pervenche deux fois seulement : « Oui, oui, je crois. » Sur quoi le Clevinger en question l'avait abattue, s'était tourné lentement pour faire face aux infirmières et infirmiers en devenir, et s'était tiré une balle à peu près au même endroit.

J'étais assis lorsque j'avais commencé à lire cet article – devant la baie vitrée de ma salle de séjour surplombant la dune herbeuse, la plage et les galets somnolents de l'Atlantique. Je me sentais vraiment bien, en fait, à propos de pas mal de choses. Il était sept heures du matin, le jeudi précédent, celui de Thanksgiving. J'avais un « client heureux » qui venait signer à dix heures à l'agence, ici à Sea-Clift, après quoi, pour

célébrer ça, le vendeur et moi irions déjeuner au Eat-It-Raw de Bump. Mes récents problèmes de santé – soixante graines d'iode radioactif dans des cartouches de titane bombardées dans ma prostate à la Mayo Clinic – avaient l'air de s'améliorer (fonctionnement optimal du système, gonflé à bloc). Mes projets pour Thanksgiving et une semi-réunion de famille à la maison ne m'avaient pas encore rendu trop agité (le stress est mauvais pour la demi-vie des graines d'iode). Et je n'avais pas de nouvelles de ma femme depuis six mois, ce qui semblait, compte tenu des circonstances de sa nouvelle vie et de mon ancienne, sans surprise, sinon idéal. Entre d'autres termes, toutes les manières de ressentir la vie à l'âge de cinquante-cinq ans étaient parsemées autour de moi comme des coquelicots.

Ma fille, Clarissa Bascombe, dormait encore, la maison était silencieuse, vide, exception faite des arômes habituels du café et de l'agréable humidité du fond de l'air. Mais quand j'ai lu la réponse de Ms McCurdy à la question de son assassin (je suis sûr qu'il n'avait, lui-même, jamais envisagé une réponse), je me suis tout simplement levé de mon fauteuil, le cœur tambourinant, des picotements dans les mains et les doigts glacés, le cuir chevelu contracté sur le crâne, un peu comme lorsqu'un train passe trop près. Et j'ai dit à voix haute, sans personne pour m'entendre, j'ai dit : « Bordel de merde ! Comment elle a bien pu savoir un truc pareil ? »

Tout le long de cette portion centrale de la côte du New Jersey (*l'Asbury Press* est le journal de référence par ici), il avait dû y avoir des centaines de grognements semblables et de cris d'alarme inaudibles, reliant une maison à l'autre, au moment où les derniers mots de Ms

## L'ETAT DES LIEUX

---

McCurdy étaient saisis – telles des explosions au loin, perçues d’abord comme quelque chose de merveilleux, puis d’angoissant. Les éléphants entendent le pas fatal des braconniers à des centaines de kilomètres. Les chats quittent à toute vitesse la pièce où l’on ouvre des huîtres. De loin en loin. L’invisible existe et il a ses propriétés.

Est-ce que je pourrais jamais dire un truc pareil ? était naturellement le sens de ma question en langage décodé, et la question que tout le monde avait dû méditer sombrement, de Highlands à Little Egg. Ce n’est pas une question, regardons les choses en face, à laquelle la vie en banlieue vous confronte régulièrement. En réalité, la vie en banlieue vous confronte plutôt à l’inverse.

Et pourtant, il se pourrait bien que oui.

Soumis à la question de Mr Clevinger et un peu pressé par le temps, je suis certain que je me serais mis, sans bruit, à inventorier toutes les choses que je n’avais pas encore faites – baiser une star de cinéma, adopter des jumeaux vietnamiens orphelins et les envoyer faire leurs études à Williams, parcourir à pied la piste des Appalaches, apporter mon aide à un pays d’Afrique arriéré, ravagé par la sécheresse, apprendre l’allemand, être nommé ambassadeur d’un pays dont personne à part moi ne voudrait. Voter républicain. Je me serais demandé si ma carte de donneur d’organes était bien signée, si la liste des gens susceptibles de porter mon cercueil était à jour, si les nouveaux détails importants avaient bien été ajoutés à ma nécrologie – si, pour le dire autrement, j’avais bien fait passer le message. Donc, selon toute probabilité, ce que j’aurais dit à Mr Clevinger, alors que le vent d’automne venait tourbillonner à travers les fenêtres en provenance de l’éclatante plage de

## L'ETAT DES LIEUX

---

Paloma et que les aspirantes infirmières retenaient leur souffle parfumé au chewing-gum en attendant ma réponse, aurait été : « Vous savez, pas vraiment. Je ne crois pas. Pas tout à fait. » Ce sur quoi il m'aurait de toute façon abattu, mais n'aurait vraisemblablement pas tourné l'arme contre lui-même.

Parvenu à ce point de ma réflexion sur cette triste et sinistre énigme, je m'étais rendu compte que j'avais perdu tout mon intérêt habituel pour les routines du matin – cinquante abdominaux, quarante pompes, des assouplissements du cou, un bol de céréales et de fruits, une libération des esclaves aux toilettes –, et ce que la fin malheureuse de cette histoire de Ms McCurdy avait fait naître en moi, c'était le besoin d'un plongeon violent, revigorant, clarifiant, dans la grande bleue. On était le 16 novembre, exactement une semaine avant Thanksgiving et l'Atlantique était lisse comme l'acier, immaculé et réfrigéré comme le cœur du vieux Neptune. (Quand vous achetez pour la première fois au bord de l'océan, vous êtes certain d'aller vous y tremper tous les matins et que votre vie sera, sans commune mesure, plus heureuse, plus longue, et que vous serez plus joyeux – la vieille pompe recevant une couche de peinture fraîche à l'heure où beaucoup d'autres notent les premiers symptômes de leur infarctus du myocarde. Sauf que vous ne le faites pas.)

Cependant, nous pouvons tous être émus, si nous avons de la chance. Et je l'étais... par Ms McCurdy. Un contact entre le soudain et le réel semblait donc requis. Non que j'ai été réellement effrayé par cette petite saga alors que je trouvais mon maillot de bain dans le tiroir, que je l'enfilais et que je me dirigeais pieds nus vers la porte latérale pour descendre les marches envahies de sable dans la clarté vivifiante de la

## L'ETAT DES LIEUX

---

plage. La mort et son embuscade furtive ne me font pas trop peur. Plus maintenant. Cet été, à Rochester dans le Minnesota, ville policée aux pelouses impeccables et aux dimensions réglementaires, j'ai surmonté la mort avec un grand M de manière rapide, définitive et officielle. Oublié le concept de Pour toujours. Au point où en sont les choses à présent, je ne survivrai pas à mon hypothèque, mon toit pour vingt-cinq ans, pas même à ma voiture sans doute. Les gènes pas terribles de ma mère – les gènes du cancer du sein donnant naissance aux gènes, distribués au compte-gouttes, du cancer de la prostate, donnant naissance ensuite à Dieu seul sait quoi – ont finalement pris une longueur d'avance sur moi. Aussi la situation désespérée des réfugiés à Gaza, le flottement de l'euro, le trou dans la calotte polaire, l'énorme raz de marée qui entre en grondant dans la Bay Area comme une flotte de Harley-Davidson, la présence de métaux lourds dans le lait maternel – tout cela paraissait affreux, c'est vrai, mais franchement tolérable depuis le bout de ma lorgnette.

C'était tout simplement que, ému comme je l'étais, et avec la semaine qui s'annonçait, riche de surprises et des morbidités habituelles de la période des fêtes, je voulais que la vie se rappelle à moi, de la façon la plus sensible qui fût. Au cours des semaines déclinantes de cette année millénaire, pendant laquelle je m'étais promis, au titre des résolutions du nouvel an/nouveau siècle, de simplifier un certain nombre de choses (ce que je n'ai pas encore fait entièrement), il fallait que je me sente bien, que je me retrouve à l'endroit même où se trouvait Ms McCurdy au moment de son chant d'adieu, ou du moins quelque part assez proche de ça pour pouvoir donner, si j'étais confronté à une question comme

## L'ETAT DES LIEUX

---

celle à laquelle elle avait été confrontée, une réponse comme celle qu'elle avait donnée.

Donc, pieds nus, la brise glacée piquant mes jambes, ma poitrine et mon dos exposés, j'avancais délicatement sur la berme sableuse, à travers l'herbe de la plage, jusqu'au sable étonnamment froid. Une chaise blanche pour la surveillance de la baignade se dressait sur la plage, mais sans occupant. La marée était basse, révélant une plaine de sable scintillante, noire, humide, en pente douce. Quelqu'un avait brisé la pancarte pour faire du feu et ne subsistait, en capitales rouges, que les lettres VOS RISQUES ET PÉRILS. Sea-Clift, milieu de la côte du New Jersey, milieu du mois de novembre, peut être le meilleur des endroits pour la plus belle des journées. N'importe lequel des 2 300 habitants qui vivent là toute l'année pourra vous le dire. L'impression que les gens du coin profitent de la vie, font passer le temps, sortent pour une randonnée, s'imprègnent de tout ça, est palpable partout. Sauf que les gens eux-mêmes sont partis. Repartis à Williamsport, à Sparta, à Demopolis. Seuls les résidents apparemment solitaires de l'hiver, les joggers peu pressés, les gens promenant seuls leurs chiens, les types maigres avec leurs détecteurs de métal – leurs femmes attendant dans la voiture en lisant John Grisham – eux seuls sont ici. Et même pas eux, à sept heures du matin.

D'un côté comme de l'autre, la plage était presque vide. Un porte-conteneurs, à des kilomètres au large, progressait lentement sur la ligne plate de l'horizon. Un grain qui n'atteindrait jamais la côte se détachait sur fond d'éclairs dans le ciel oriental. J'ai jeté un rapide coup d'œil vers ma maison – toutes les fenêtres éblouissantes de soleil, les petits belvédères, les chaperons en cuivre, une girouette sur le pignon le plus élevé. Je ne voulais

pas que Clarissa se lève de son lit, s'étire, se gratte, embrasse du regard l'océan et, soudain, s'imagine que son père, tout seul là-bas, s'apprête à faire le grand plongeon. Heureusement, j'ai vu que personne ne m'observait – il n'y avait que le soleil pour réchauffer les fenêtres et leur donner des couleurs de rouge cramoisi et d'or liquide.

Bien sûr, vous pourriez savoir ce que je me demandais. Qui ne le pourrait ? Vous n'allez pas faire trempette par un matin de mi-novembre dans un souci de rajeunissement et d'accomplissement de soi, avec une folle envie de sentir la nécessité irréfutable, sans nuances, de la nature, sans être curieux de savoir si vous êtes en mission secrète. Secrète pour vous-même. Le pouvez-vous ? Certainement *quelques-uns*, me disais-je, alors que l'Atlantique, lascif et étonnamment glacial, montait lentement le long de mes cuisses, le sable crémeux et plat sous mes orteils, mes parties pendantes commençant à se rétracter dans un mouvement de panique, sûrement *quelques-uns* glissent et tombent paisiblement par-dessus le tableau arrière de bateaux de plaisance (comme le poète est censé l'avoir fait), ou bien nagent trop loin au large, un soir, jusqu'à ce que la terre disparaisse comme dans un rêve. Mais ils ne disent probablement pas : « Hou la, oh oh, merde, ohé. Je suis dans un sale merdier maintenant, non ? » Franchement, j'aimerais savoir ce qu'ils disent, nom de Dieu, en attendant dans l'antichambre de la mort, les feux du bateau qui s'éloigne devenant de plus en plus faibles, l'eau de plus en plus froide, plus agitée que prévu. Peut-être qu'ils *sont* un peu surpris par eux-mêmes, par la façon dont les événements peuvent soudain paraître *définitifs*. Même si, à ce moment-là, il n'y a plus grand-chose qu'ils puissent foutre de l'information.

Mais ce n'est pas pour eux une surprise en tant que telle. Et alors que j'avais, de l'eau jusqu'à la taille, et que je commençais à trembler vigoureusement, le goût du sel sur mes lèvres, j'ai reconnu que je n'étais pas ici, juste au bord du continent, pour mettre en scène un exit hâtif. Non, monsieur. J'étais ici pour la bonne et simple raison que jamais je ne répondrais à la question fatale de Don-Houston Clevinger comme l'avait fait Sandra McCurdy, parce qu'il y avait encore quelque chose que j'avais besoin de savoir, que je ne savais pas, quelque chose que le choc provoqué par le puissant flux et reflux de l'océan me faisait sentir comme étant encore à trouver et susceptible de me rendre heureux. Les professeurs d'université diront que répondre oui à la terrible question de la mort est exactement la même chose qu'y répondre non, et que toutes les choses qui paraissent distinctes sont en réalité identiques – que seule notre envie sépare le grain de l'ivraie. Même si c'est, bien entendu, leur mort vivante qui les fait penser ainsi.

Mais, en sentant l'océan monter et lécher ma poitrine, et ma respiration devenir courte et haletante – mes bras se mettant à résister à la poussée vers nulle part –, j'ai su que la mort était différente et qu'il me fallait lui dire *non* à présent. Avec cette certitude et le rivage derrière moi, le soleil apportant ses gloires dans le lent réveil du monde, j'ai plongé et nagé un moment pour sentir ma vie, avant de retourner vers la terre et ce qui m'attendait là-bas.



# 1

*Chapitre...*

**D**roit devant moi, de l'autre côté de Barnegat Bay, Toms River est fourmillante dans le vent qui souffle en bourrasques et sous le soleil d'automne d'un mardi de Thanksgiving en Amérique. Depuis le pont qui part de Sea-Clift, le soleil fait miroiter des diamants sur l'eau, juste au-dessous de l'entrecroisement des poutrelles. L'écume blanche sur toute la surface de la baie fait saillir, au loin, la silhouette d'un jet-skieur en combinaison de plongée accroché à sa machine diabolique, se cabrant, plongeant, fendant, vague après vague, l'eau aux reflets de métal. « Eau frisquette, mauvais pour la quéquette, chantions-nous à Sigma Chi. Au sec et au chaud, membré comme un taureau. » Je jette un coup d'œil en arrière pour voir si la pancarte **LE SECRET LE MIEUX GARDÉ DU NEW JERSEY** a survécu à la saison touristique – maintenant terminée. Chaque été, l'île, à la pointe méridionale de laquelle se trouve Sea-Clift, accueille trois mille visiteurs par kilomètre linéaire, nombre d'entre eux bien décidés à se marrer au soleil, en vandalisant et dévalisant. La pancarte, que la Table ronde de l'immobilier a payée quand j'en étais le président, a fini régulièrement au-dessous de l'entrée de la bibliothèque de Rutgers University, dans le New Brunswick. Aujourd'hui, je suis heureux de voir qu'elle est à sa place.

## L'ETAT DES LIEUX

---

De nouvelles rangées d'appartements de trois étages, rose et blanc, s'étirent le long du rivage sur le continent, au nord et au sud. Un peu plus haut en direction de Silver Bay et des terres marécageuses, là où viennent percher les aigles chauves, le bâtiment en parpaing, vert pâle et bas, du laboratoire travaillant sur les cellules humaines, propriété d'une chaîne de supermarchés, se trouve à côté d'une usine toute blanche de préservatifs appartenant, elle, à Saudis. À cette distance, les deux bâtiments paraissent aussi anodins que celui de Sears. Chacune des deux entreprises, en fait, pratique la politique de bon voisinage des industries propres, leurs employés et leurs cadres envoyant leurs enfants dans les écoles et les églises du coin, pendant que la direction dépense sans compter pour mettre le holà à la drogue et à la pédophilie. Leurs campus sont parfaitement paysagés et nettoyés. Leur arrivée a permis de stabiliser la recette fiscale et provoqué les rires bien gras de la population locale.

Depuis la travée du pont, j'aperçois le bassin du port de plaisance de Toms River, une forêt de mâts nus dansant dans la brise, et, au nord, un château d'eau d'un vert tendre, qui se dresse derrière la carapace d'une vieille centrale nucléaire à vendre, et dont la fermeture est prévue pour 2002. C'est notre vue du territoire à l'ouest depuis la municipalité de Sea-Clift, et franchement c'est la version positiviste de ce qu'est devenu, la plupart du temps, le rapport terre-mer dans une société à utilisations multiples.

Ce matin, je roule depuis Sea-Clift, où j'ai vécu ces huit dernières années, sur l'axe côtier long d'une centaine de kilomètres en direction d'Haddam, dans le New Jersey, où j'ai vécu autrefois pendant vingt

## L'ETAT DES LIEUX

---

ans, pour une journée d'obligations diverses – certaines dégrisantes, d'autres effrayantes, une vraiment encourageante. À 12 h 30, je rends visite, dans une chambre mortuaire, à mon ami Ernie McAuliffe, qui est mort samedi. Plus tard, à quatre heures, mon ex-épouse, Ann Dykstra, a demandé à me « rencontrer » à l'école où elle travaille, perspective qui a déclenché une tension et une angoisse quant aux sujets possibles de conversation – ma santé, sa santé, nos deux grands enfants (éternelles sources d'inquiétude), l'annonce-surprise d'un nouveau cavalier dans sa vie (événement que les ex-épouses éprouvent le besoin de vous faire partager). J'ai aussi l'intention de faire un saut chez mon dentiste pour un petit réglage de mon protège-dents nocturne (que j'ai apporté). Et j'ai un rendez-vous chez Parrain à deux heures – ce qui est la partie encourageante.

Parrain est un réseau de citoyens, pour la plupart du centre du New Jersey – hommes et femmes – qui n'a pas d'autre but que d'aider les gens (les femmes du réseau prétendent tout attaquer sous un angle plus humaniste, bienveillant, mais je n'ai jamais constaté cela dans ma propre vie). L'idée du parrainage, c'est que bien des personnes qui ont des problèmes n'ont besoin de rien d'autre que d'un petit conseil éclairé de temps en temps. Ce ne sont pas des problèmes qui justifient une visite chez un psy, une médication quelconque, ou qui requièrent un traitement en partie pris en charge par l'assurance maladie, mais juste quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre tout seul, qui ne va pas s'en aller comme ça, et si vous pouviez avoir une simple conversation à ce sujet, vous vous sentiriez nettement mieux. Un bon exemple : vous êtes propriétaire d'un voilier, mais vous n'êtes pas sûr de savoir bien

## L'ÉTAT DES LIEUX

---

naviguer. Au bout d'un moment, vous vous rendez compte de votre réticence à monter à bord tout bêtement, de peur de le drosser sur les rochers, de mettre votre vie en danger, de perdre votre investissement, de vous couvrir de honte. Entre-temps, il est en cale sèche, pour un coût exorbitant, à Brad's Marina, sur la Shark River, il souffre d'une légère déformation structurelle car il est resté trop longtemps hors de l'eau, et vous devenez la risée du personnel qui murmure des plaisanteries et répand des calomnies sur le couillon de novice que vous êtes. Vous finissez par ne plus y aller, même quand vous en avez envie, et vous tentez de ne plus jamais penser à votre voilier, comme si c'était un meurtre que vous aviez commis des décennies plus tôt et pour lequel vous n'aviez pas été condamné, grâce à un déménagement dans un autre État et un changement d'identité, mais qui vous met tous les matins, lorsque vous vous réveillez en sueur à quatre heures, dans un état atroce.

Le parrainage permet d'aborder ces problèmes, en se focalisant souvent sur les effets débilissants d'achats impulsifs malvenus ou de mauvaises décisions concernant une propriété, des services personnels. En tant qu'agent immobilier, je connais bien ces choses. Autre exemple : comment approcher votre femme de ménage néerlandaise, Bettina, qui a cessé de faire le ménage pour passer ses journées assise dans la cuisine à boire du café, à fumer, à regarder la télévision et à téléphoner à l'autre bout du pays, quand vous ne savez pas comment la remettre sur le droit chemin ou, pire encore, la virer. Les conseils d'un parrain sont ceux d'un ami : débarrasse-toi du bateau ou bien prends quelques cours particuliers au yacht-club, au printemps prochain ; il n'y a probablement rien de grave pour le moment – ces choses sont faites pour durer. Ou

## L'ETAT DES LIEUX

---

alors j'écrirai un petit discours pour la personne que je parraine, à tenir à Bettina ou à laisser dans la cuisine, ce qui, accompagné d'un chèque généreux, l'aidera à partir sans faire d'histoires. Ses papiers ne sont probablement pas en règle et elle-même est malheureuse.

Quiconque a les pieds sur terre et un minimum de bon sens peut donner des conseils de ce genre. Et pourtant il est surprenant de voir le nombre de gens qui n'ont ni amis ni confiance en eux-mêmes. Les problèmes continuent à les rendre dingues, alors que la solution est en général aussi simple que de serrer un écrou.

La théorie du réseau Parrain est la suivante : nous donnons à des êtres humains la chance d'être humains, de pouvoir chercher et de pouvoir trouver aussi. Aucune donation demandée (aucune question posée non plus).

Un trajet sur la corniche pour revenir à Haddam n'a rien d'inhabituel pour moi. En dépit de ma dernière décennie ou presque passée avec bonheur sur la côte du New Jersey, en dépit de ma nouvelle épouse, de ma nouvelle maison, de ma nouvelle adresse professionnelle – Realty-Wise Associates –, en dépit d'une vie entièrement recadrée, j'ai maintenu activement mes contacts plutôt florissants à Haddam. Une ville dans laquelle vous avez vécu autrefois révèle quelque chose – d'intéressant peut-être – vous concernant : ce que vous avez été. Et ce que vous avez été se présente toujours sous ses allures et ses agréments privés. Par exemple, je garde ma licence d'agent immobilier à Haddam et je fais des estimations, je renvoie à un collègue d'United Jersey, où je connais pratiquement tout le monde. Pendant un certain temps, j'ai

## L'ETAT DES LIEUX

---

été propriétaire (et j'ai entretenu à grands frais) deux maisons que je louais, même si j'ai fini par les vendre à la fin des années quatre-vingt-dix, en plein boum, quand le quartier s'est embourgeoisé. Et pendant plusieurs années, j'ai fait partie du conseil des gouverneurs de l'Institut théologique – jusqu'à ce que les Coréens fanatiques de Fresh Light rachètent cette putain d'école, la rebaptisent Fresh Light Seminary (le salut grâce à l'étude de la discipline) et que je sois invité à me retirer. J'ai aussi conservé toute l'infrastructure humaine (médicale, dentaire) à Haddam, où les critères professionnels sont indexés sur la recette fiscale. Et, très franchement, je trouve souvent un certain réconfort dans les rues ombragées par les arbres, en notant tel changement ou telle amélioration, ce qui a été transformé en résidences, ce qui a été mis en vente et à quel prix astronomique, quelles rues historiques ont été retracées, quels bâtiments détruits, enjolivés, relookés, en observant aussi silencieusement (par la vitre de ma voiture, la plupart du temps) les visages pâles et familiers des voisins que je connais depuis les années soixante-dix, adoucis à présent, transformés en d'autres personnages par le passage du temps.

Naturellement, à un moment donné mais imprévisible, je peux aussi avoir l'impression qu'un lourd rideau de fer tombe devant moi ; l'atmosphère devient éthérée et dense à la fois, le sol durcit sous mes pieds, les rues bâillent, toutes les maisons semblent trop neuves, et je sens une bourrasque souffler. À cet instant précis, je fais demi-tour, les warnings allumés, et je repars dare-dare pour Sea-Clift, l'océan, la fin du continent et la nouvelle vie que je me suis choisie – heureux de ne plus penser à Haddam pendant les six mois suivants.

## L'ETAT DES LIEUX

---

C'est quoi « chez moi », êtes-vous peut-être en train de vous demander ? L'endroit où on voit le jour, ou celui qu'on se choisit ? Ou encore l'endroit vers lequel on ne peut pas s'empêcher de retourner, même si l'air y est moins respirable et l'avenir barré, même si personne ne veut plus de vous, et même si vous en êtes parti sans un dernier regard ? Chez moi ? C'est un concept qui laisse songeur si vous êtes né dans un endroit, comme moi (dans l'air sirupeux du golfe du Mexique), avez été éduqué dans un autre (le milieu, glaciaire, du continent), pour vous arrêter définitivement dans un troisième – et passer ensuite des années à chercher des « maisons de rêve » pour les autres. Chez soi n'est peut-être que l'endroit où vous avez mémorisé le plan des rues, où vous pouvez payer par chèque, où quelqu'un que vous connaissez prend votre tension, palpe votre foie, glisse un doigt ici ou là, mesure les angströms que vos molaires ont perdu petit à petit – en d'autres termes, l'endroit où les gens qui s'occupent de votre santé vous attendent, les gants transparents déjà enfilés et chauds.

Mon autre devoir de la matinée consiste à jouer les conseillers financiers *ad hoc* et les confidents pour mon associé, Mike Mahoney, dont la biographie mérite d'être notée.

Mike vient du lointain Gyangze, au Tibet (le vrai Tibet, pas celui de l'Ohio), il mesure un mètre soixante et a quarante-trois ans. C'est une véritable dynamo de l'immobilier, avec le visage type du Tibétain, plat avec les pommettes saillantes, le grand sourire chinois, les yeux bridés, les bras courts et, dans son cas, le cheveu noir un peu rare sous lequel luit le cuir chevelu beige. « Mike Mahoney » est le nom que lui

ont collé ses collègues de travail dans son premier boulot aux États-Unis – une fabrique de lin industriel à Carteret – parce que son nom d'origine, Lobsang Dhargey, estimaient-ils, on en avait plein la bouche. Je lui ai dit que Mike Lobsang ou Mike Dhargey, ce serait un véritable coup de fouet pour le business. Mais Mike considère que, après quinze ans passés dans ce pays, il s'est habitué à Mike Mahoney et qu'il aime bien être « irlandais ». Il est, de fait, devenu un Américain pur sang, naturalisé – devant un tribunal de Newark, avec quatre cents autres gars. Pourtant, il est assez facile de l'imaginer en robe magenta et sandales, portant le chapeau en forme de corne et soufflant dans une trompette de cérémonie sur le flanc escarpé du mont Qomolangma – ce que je fais régulièrement, même s'il n'a jamais vécu ça. Vous auriez raison de dire que jamais au cours d'un siècle entier je ne me serais attendu à devenir l'associé d'un Tibétain dans l'immobilier, l'idée pouvant rendre un peu capricieux les acheteurs du New Jersey. À ce sujet, ce qui pourrait être vrai ne l'est pas. Au cours de l'année et demie écoulée, depuis qu'il a franchi la porte de Realty-Wise pour me demander du travail, Mike s'est révélé un véritable lion en matière de création de profits et de sens des affaires : récoltant sans cesse de nouvelles annonces, enchaînant les visites, affichant une ténacité froide tout en manifestant un grand talent dans l'art de persuader les vendeurs réticents, soutirant des acceptations, séduisant les acheteurs, laissant dans l'obscurité les parties en cours de négociation, faisant passer à toute vitesse des demandes de prêts et l'argent sur notre compte en banque – le but recherché.

Ce qui ne veut pas dire qu'il est l'agent classique, même s'il n'est pas très différent du vendeur de biens immobiliers que je suis devenu.

## L'ETAT DES LIEUX

---

Les années passant, et pour des raisons en partie identiques, lui comme moi ne voyons aucun inconvénient à être avec des inconnus du matin au soir, et rien d'autre ne semble nous convenir. Cependant, je vois bien mes concurrents sourire en coin lorsqu'ils voient Mike planter nos pancartes Realty-Wise dans les jardins. Et même si, de temps en temps, des acheteurs potentiels traversent un moment de doute quand une voix intérieure leur crie : « Attends un peu. C'est un putain de Tibétain qui te fait visiter ce bungalow sur la plage ! », la plupart des clients comprennent rapidement que Mike est quelqu'un de spécial, un bon américain lui aussi, et oublient le fait inattendu qu'il est asiatique, comme moi avant eux, puis finissent par le traiter ainsi que n'importe quel autre bipède.

Vu d'un satellite en rotation autour de la terre, Mike ne diffère pas beaucoup de la plupart des agents immobiliers, qui sont souvent exotiques à d'autres titres : anciens pilotes de Concorde, anciens arrières de football, anciens spécialistes de Jack Kerouac, ex-épouses dont les maris se sont tirés avec la jeune fille au pair vietnamienne, prient ensuite qu'on les laisse revenir, mais ne sont pas autorisés à le faire. Le rôle de l'agent immobilier n'est jamais, après tout, un rôle qu'on *occupe* pleinement, peu importe le temps qu'on y consacre. On se dit toujours, d'une manière ou d'une autre, qu'on fait « vraiment » autre chose. Mike a commencé son étrange odyssée vers le milieu des années quatre-vingt, en faisant du téléachat pour une entreprise américaine à Calcutta, où il a appris à parler l'anglais en prenant les commandes d'imprimantes digitales thermoélectriques et de pantalons en moleskine passées par des femmes au foyer de Pompton Plains et de Bridgeton. Et pourtant, avec ses petits bras agités, son air souriant et son

## L'ETAT DES LIEUX

---

allure joyeusement agressive, il peut ressembler et se comporter comme un professeur de maths d'Iowa State, le genre lunettes et petite pomme d'Adam. Et, en effet, dans l'exécution de ses devoirs d'agent immobilier, il voit son rôle comme une « métaphore » de l'immigrant apatride, en cours d'assimilation, qui sera toujours ce qu'il est (particulièrement s'il vient du Tibet), mais qui se transforme en un citoyen utile, déterminé, et aide les étrangers comme lui à trouver un toit (il m'a dit qu'il avait lu Camus en diagonale).

Au cours de ces dix-huit derniers mois, Mike a embrassé sa nouvelle carrière avec un enthousiasme qui a fait de lui un curieux dandy, lui a permis de régler sa voix sur le débit plat et sans accent d'un présentateur du journal télé (sa voix, par moments, a l'air de venir des coulisses et non de sortir de lui), d'envoyer ses deux enfants dans une école privée et coûteuse à Rumson, de se coller une énorme hypothèque, de se séparer de sa gentille épouse tibétaine, de conduire une jolie Infiniti gris métallisé, de ne jamais parler tibétain (pas trop dur) et de fréquenter – et sans doute d'entretenir – une petite amie dont il ne m'a pas parlé. Tout cela est parfait. La seule chose dont j'ai à me plaindre le concernant, c'est qu'il soit républicain (officiellement, c'est un militant *libertarien* – fiscalement conservateur, socialement modéré, ce qui fait de vous un rien du tout). Mais il a voté pour cet abruti de Bush et, comme bien des nouveaux venus qui ont prospéré, il soutient le principe ploutocrate selon lequel ce qui est bien pour lui est probablement bien pour tous les autres – en tant que conception du monde et en dépit de son enthousiasme contagieux, cela semble le priver d'une flamme intérieure, déficit humain que j'attribue d'ordinaire aux citoyens de la Bay Area, mais que lui imputerait au fait qu'il est bouddhiste.

## L'ETAT DES LIEUX

---

Pour en revenir à mon rôle de conseiller financier, le nom de Mike a circulé dans les cercles de l'immobilier de la côte du New Jersey – il n'est plus possible qu'une seule action humaine puisse rester longtemps ignorée du public – et, la semaine dernière, il a été contacté par un promoteur du comté de Montmorency, près d'Haddam, qui lui a proposé d'être son associé. Le promoteur a obtenu une promesse de vente sur 60 hectares. Pour le moment c'est une plantation de maïs jaune, mais elle se trouve au beau milieu de la « ceinture de la fortune » du New Jersey (à la frontière du Delaware, à la frontière d'Haddam, à deux heures de Gotham et une heure de Philly). Les prix des maisons dans le coin – de gentilles chaumières géantes qui sont censées ressembler à Versailles – atteignent la troposphère, même avec les hauts et les bas du marché en ce moment, et quiconque est en possession d'un téléphone portable, d'une excavatrice, et n'est pas déjà en taule, peut devenir riche sans même devoir se lever le matin.

Ce que Mike apporte dans l'affaire, c'est d'être tibétain et américain, et par conséquent il est habilité à jouer le représentant de bonne foi d'une minorité hautement appréciée. Tout projet immobilier qu'il dirigerait pourrait automatiquement obtenir de grosses subventions fédérales, après quoi son associé et lui pourraient devenir multimillionnaires en remplissant simplement quelques formulaires du gouvernement et en laissant une bande de Mexicains faire le boulot.

Je lui ai expliqué que, dans n'importe quelle affaire normale, l'entrepreneur américain type lui laisserait *peut-être* jouer un rôle de garçon de bains à son club de tennis – mais probablement pas. Mike, cependant, pense que le contexte est un peu atypique en ce moment.

## L'ÉTAT DES LIEUX

---

De nombreux arrivants dans le centre du New Jersey, m'a-t-il dit, sont des Indiens friqués, ayant la fièvre du luxe – gastroentérologues, administrateurs d'hôpitaux, managers de capitaux-risques –, qui sont malades de voir leurs enfants ne pas entrer à Dalton ou à Spence et sont prêts à acheter le jour de leur première visite. L'idée, c'est que ces acheteurs à la peau café au lait regarderont d'un œil favorable un projet immobilier présenté par un petit gars bien habillé qui leur ressemble un peu. Lui et moi, nous avons aussi discuté du fait que les ventes de maisons commencent déjà à stagner et pourraient bien plonger autour du nouvel an. La dette des entreprises est trop élevée. Les taux d'hypothèque sont à 8,25, mais il y a un an, ils étaient à 6. Le NASDAQ est mou. Pour l'élection, c'est foutu (même s'il ne le croit pas). En plus, c'est le millénaire, et personne ne sait ce qui va se passer, en dehors du fait qu'il va se passer quelque chose. Je lui ai dit que le moment était peut-être mieux choisi pour dépenser son capital ethnique dans un lavage automatique au bord de la route 35, ou un garde-meuble genre U Store It, ou encore un Kinko's. Ces affaires sont des pompes à fric si on a ses employés à l'œil et si on n'investit pas trop de son propre pognon. Mike, bien entendu, lit différemment son marc de café.

Ce matin, Mike a proposé de conduire et, à cet instant précis, ses mains sont prudemment posées à dix heures dix sur le volant, son œil d'aigle fixé sur la circulation de Toms River. Il m'a dit qu'il n'avait jamais pu conduire suffisamment au Tibet – pour des raisons évidentes – et il adore conduire mon énorme Suburban. Ça lui donne l'impression d'être plus américain encore, parce que bon nombre de véhicules, dans

## L'ETAT DES LIEUX

---

le trafic intense de cette période de vacances sur la route 37, sont aussi des Suburban – la plupart sont des modèles plus récents que le mien.

Depuis que nous sommes sortis de Sea-Clift et avons franchi le pont en direction de la Garden State Parkway, il a très peu parlé. J'ai remarqué au bureau que, depuis quelque temps, il est d'une humeur sombre, profondément méditative, se mordant la lèvre inférieure, soupirant, passant sa main sur ses cheveux drus, fronçant les sourcils sans raison apparente. Ces gestes, je suppose, sont les gestes normaux d'un immigrant ou d'un bouddhiste, ou de quiconque fait des projets d'affaires, ou encore les trois à la fois. Je ne leur ai pas accordé beaucoup d'attention et je suis heureux d'être conduit en silence aujourd'hui et de pouvoir observer le décor en envoyant promener mes pensées sérieuses aux confins de mon cerveau – un truc que je fais de mieux en mieux depuis le départ de Sally en juin dernier et depuis que j'ai découvert, pendant les jeux Olympiques, que j'étais devenu l'hôte d'une tumeur à croissance lente dans ma prostate (au fait, c'est une glande, à la différence de votre bite, dont on dit souvent que c'en est une, mais c'est faux).

La route 37, le Miracle Mile de Toms River, est déjà bouchée à 9 h 30, les voitures des gens qui font leurs courses entrent et sortent de toutes les boutiques de démarque en étage, de toutes les franchises et de tous les grands magasins, au point que nous sommes pratiquement à l'arrêt dans l'embouteillage d'une intersection, sous des panneaux publicitaires criards et dans la cacophonie des klaxons. Le vendredi noir, le lendemain de Thanksgiving, lorsque les marchands espèrent monter graduellement dans le noir, est traditionnellement le jour sacré de la vente au détail, avec ses escadrons de femmes au foyer en peignoir et de grand-mères

## L'ÉTAT DES LIEUX

---

en déambulateur jouant des coudes devant le personnel de sécurité chez Macy's ou Bradlees, afin de mettre la main sur des couteaux électriques au rabais et des oreillers orthopédiques, destinés aux arthritiques souffrant de cette douleur chronique C6 ou C7. Seulement, cette année – en raison des brumes du malaise économique –, les marchands et leurs alliés, les consommateurs, ont prévu des ventes « géantes » pour le mardi noir et le mercredi noir et font flotter la bannière du TOUT DOIT DISPARAÎTRE ! – au cas où, je suppose, le pays aurait disparu vendredi.

Il y a des voitures partout, roulant dans toutes les directions. Un dirigeable MasterCard géant, jaune et rouge, flotte comme une déité au-dessus de ce paysage affairé. Les salles de cinéma multiplex sont déjà ouvertes et des queues ont pris forme pour *Gladiator* et *The Little Vampire*. Des foules se pressent à l'entrée de Target et d'International Furniture Liquidator (« Si nous ne l'avons pas, c'est que vous n'en voulez pas »). Musique de Noël à tue-tête, sans qu'on sache d'où elle vient exactement, et la circulation progressant à peine. Des pompiers en combinaison d'amiante et chapeau de pèlerin font la collecte dans des seaux à l'entrée des centres commerciaux et aux feux. Des groupes effilochés de gens qui n'ont pas l'air américains glissent le long de la large avenue, comme s'ils fuyaient quelque chose, pendant que des hommes solitaires, assis dans leurs pick-up rutilants, fument, regardent, attendent que leurs véhicules soient examinés en détail au Pow-R-Brush. À la grande intersection de Hooper Avenue, une équipe de télévision a installé un poste de commandement, avec une Latino au corps musclé et aux jambes étincelantes qui tourne son petit cul ferme en direction de l'embouteillage, hurlant pour les téléspectateurs des informations de six heures du soir, tout le long de la côte, ce qui est en train de se passer ici.

Pourtant, tout ça m'excite, franchement, et m'envoie des picotements dans l'estomac. Le commerce débridé n'est pas joli en général, mais c'est toujours une anticipation de l'avenir. Et, ces temps-ci, avec ma vie décalée et les trucs de la vie culturelle qui ne m'affectent plus beaucoup – la politique, les informations, le sport, à peu près tout sauf la météo –, c'est plutôt bien de constater que le commerce au moins parvient à m'intéresser comme le serait un scientifique. Le commerce, après tout, est fondamental dans mon système de croyance, même s'il est vrai, comme nous l'apprend la théorie moderne de la marchandise, que lorsqu'on achète, on ne cherche plus rien véritablement. Si on cherche vraiment ce détachant liquide qu'on a vu autrefois dans la cave de l'oncle Beckmer qui aurait pu enlever les taches d'une hyène, ou si on cherche une seule poignée de tiroir en cuivre pour terminer la restauration de l'armoire qu'on a héritée de tante Grony, on ne trouvera jamais ni l'un ni l'autre. Personne ne sait rien dans aucun de ces endroits, et tout le monde est très heureux de vous mentir. « Ils ne les font plus. » « Ils sont en commande depuis deux ans. » « Ce fabricant de pointes à bille a fait faillite, il a déménagé en Myanmar et fabrique maintenant des puisards... Tout ce que nous avons est ceci. » Vous devez prendre ce qu'ils ont, même si vous n'en voulez pas ou n'en avez jamais entendu parler. Il est difficile de qualifier de commerce véritable cette marchandisation à somme nulle. Mais, dans son absence de but apparent, il n'est pas si différent de l'immobilier, où souvent, à la fin de la journée, quelqu'un repart heureux.

Nous sommes maintenant parvenus aux quartiers ouest de Toms River. Ici, tous les motels sont pleins. Les parkings de voitures d'occasion annoncent qu'elles sont À PRIX CADEAUX. Une pépinière de bonsaïs a déjà

## L'ETAT DES LIEUX

---

déménagé ses petits buissons torturés à l'arrière et les employés entassent les arbres et les couronnes de Noël. Des drapeaux claquent dans de nombreux parkings à mi-hampe – je ne sais pour quelle raison. D'autres pancartes clament Y2K, SCULPTURE SOUVENIR ! INVESTISSEZ DANS L'IMMOBILIER, PAS DANS LA BOURSE ! DE JOLIES FESSES, QUELLE IVRESSE ! BIENVENUE AUX SURVIVANTS DU SUICIDE. Des cônes de circulation jaunes et une immense flèche jaune clignotante nous contraignent à nous ranger sur une seule file à droite, le long d'une tranchée profonde dans l'asphalte fraîchement éventré, à côté de laquelle des hommes coiffés de gros casques blancs regardent sans bouger d'autres hommes déjà au fond – faisant travailler les dollars de nos impôts.

« Je ne comprends vraiment pas », dit Mike, en relevant vivement le menton, le siège complètement avancé pour que ses orteils puissent atteindre les pédales et ses mains contrôler le volant. Il me regarde tout en manœuvrant dans le tumulte des vacances.

Moi, bien sûr, je sais ce qui l'ennuie. Il a vu la pancarte BIENVENUE AUX SURVIVANTS DU SUICIDE sur l'auvent de Quality Court. Mon cancer l'inquiète certainement, ce qui le rend nerveux sur son propre avenir. Lorsque j'étais à la clinique Mayo en août dernier, je l'ai laissé se charger de Realty-Wise et il a géré tout ça sans le moindre pépin. Mais, la semaine dernière, j'ai vu sur son bureau un article du *New York Times* qu'il avait téléchargé, expliquant que la moitié des faillites étaient liées à des problèmes de santé et que, d'un point de vue purement financier, mettre fin à ses jours était probablement un très bon investissement. Je lui ai expliqué qu'un Américain sur dix survivait au cancer et que les perspectives me concernant étaient plutôt bonnes (c'est peut-être vrai).

## L'ETAT DES LIEUX

---

Mais je suis à peu près sûr que ma santé le préoccupe et ça explique qu'il ait soudain tâté le terrain aujourd'hui, avec cette histoire de promotion immobilière en banlieue. De plus, dans une semaine jour pour jour, je m'envole pour la clinique Mayo à Rochester, pour le premier contrôle depuis le traitement, et il a peut-être l'impression que je me sens un peu anxieux – je le suis sans doute – et il éprouve la même angoisse.

Les bouddhistes sont évidemment inflexibles sur la question du suicide. Ils sont contre. Et même s'il est partisan de l'impôt zéro, du libre marché, de la dérégulation, lecteur du *Wall Street Journal*, Mike est resté aussi un admirateur de Sa Sainteté le dalaï-lama. Son économiseur d'écran au bureau est une photo en couleurs de lui souriant aux côtés du minuscule réincarné, prise à Meadowlands l'année dernière. Il a aussi aligné trois drapeaux de prière, rouge, blanc et bleu, sur le mur derrière son bureau, à côté d'un petit tableau représentant le Chenresig aux mille bras et d'une photo dédicacée de Ronald Reagan – pour intriguer nos clients pendant qu'ils signent leurs bons gros chèques. Selon le DL, avoir l'état d'esprit qu'il faut, paisible et compassionnel, dissout toutes les difficultés, de telle sorte que, du point de vue du karma, nous obtenons exactement ce que nous devons obtenir, puisque nous sommes tous les pères de nous-mêmes et que le monde est le résultat de nos actions, etc., etc. Mettre fin à ses jours, en d'autres termes, ne devrait pas être nécessaire – je suis parfaitement d'accord. Apparemment, le précieux protecteur, souriant malgré l'exil, et ce grand communicant de Ronnie sont à l'unisson sur cette question, comme sur bien d'autres (je ne savais rien sur le Tibet ou les bouddhistes, et j'ai dû faire pas mal de lectures, la nuit).

Mike est au courant de mes activités de parrainage. Ça l'a conduit

à décider que j'étais quelqu'un de spirituel (ce n'est pas le cas) et ça l'a poussé à me poser toutes sortes de questions morales délicates puis à refuser délibérément de comprendre mes réponses, prouvant par là même sa supériorité – ce qui le rend heureux. Le massacre de Columbine, un de ses sujets de conversation récents, a été provoqué, croit-il, par la poursuite à mauvais escient d'une vie de luxe, plutôt que par la persistance du mal à l'état pur – mon point de vue. Au cours de la controverse absurde concernant le cas d'Elián González, il a pris le parti des parents américains pour montrer sa solidarité d'immigrant, alors que je me suis rangé du côté des Cubains *cubains*, ce qui paraissait la chose la plus sensée.

Les principes moraux de Mike, il faudrait le dire, ont dû s'harmoniser avec ceux, égoïstes et mercantiles, de l'immobilier. En travaillant pour moi, il touche un tiers des six pour cent sur toutes les ventes qu'il fait lui-même (je prends deux tiers parce que c'est moi qui paie les factures), un bonus sur toutes mes grosses ventes, plus vingt pour cent sur le premier mois de toutes les locations d'été, ce qui ne va pas bien loin. Il y a un autre bonus à Noël, si je suis d'humeur généreuse. Et en échange de ça, je ne paie pas de sécurité sociale, de retraite, d'indemnité kilométrique, rien – un bon arrangement pour moi. Mais ça lui permet de vivre bien et de s'acheter des costumes de rupin, à la fois chic et sport, dans la boutique pour hommes de petite taille d'un Philippin à Edison. Aujourd'hui, pour ce rendez-vous, il est affublé d'un pantalon à pattes d'éléphant, beige foncé, qui semble être en caoutchouc et couvre son petit ventre naissant, d'un pull en cachemire sans manches d'un rose de crème glacée, de mocassins à pompons Brancusi argentés, et d'un blazer

## L'ETAT DES LIEUX

---

en poil de chameau moutarde sur le siège arrière pour le moment – rien de cette tenue ne convient vraiment à un Tibétain, mais il trouve que ça le rend crédible en tant qu'agent immobilier. Je ne fais aucun commentaire.

Cependant, bien des choses en Amérique le rendent encore perplexe, en dépit de ses quinze années de résidence et d'observation patiente. En tant que bouddhiste, il ne parvient pas à comprendre la place de la religion dans notre activité politique. Il n'est jamais allé en Californie ni à Chicago, ni même dans l'Ohio, et donc il lui manque l'appréciation intrinsèque que les autochtones peuvent faire de l'histoire en fonction de la masse terrestre. Même s'il travaille comme agent immobilier, il ne voit pas en fin de compte pourquoi les Américains déménagent autant et il est curieux de connaître ma réponse : parce qu'ils le peuvent. Toutefois, depuis le temps qu'il vit ici, il a pris un nouveau nom, acheté une maison, voté lors de trois élections présidentielles et gagné pas mal d'argent. Il a aussi mémorisé entièrement le *New Jersey Historical Atlas* et peut vous dire où la fenêtre tendue par ressort et le trombone ont été inventés – Millrun et Englewood ; où la première machine à répandre de l'engrais animal a été testée – à Moretown ; et quelle ville a été déclarée première zone non nucléarisée – Hoboken. Ces petites anecdotes accroissent, pense-t-il, son pouvoir de persuasion auprès des acheteurs. Et en cela il ressemble à un grand nombre de nos citoyens, y compris ceux qui remontent aux Pères Pèlerins : il s'est armé de suffisamment d'informations, même si elles sont erronées, pour lui faire croire que, ce qu'il désire, il le mérite, que la perplexité est une forme de curiosité et que, ensemble, elles constituent une force intérieure qui devrait lui permettre de ramasser tout ce qui est à portée de main. Et qui peut dire qu'il a tort ? Il est sans doute déjà plus assimilé qu'il n'en aura jamais besoin.

## L'ETAT DES LIEUX

---

Un paysage plus intéressant pour le citoyen-homme de science défile à présent devant ma vitre. Une « ferme modèle » dans un tableau de Benjamin Moore, avec des flâneurs en vacances se promenant dans les allées herbeuses, pointant le doigt vers telle ou telle tuile pastel ou brune, comme si elles étaient à vendre. D'autres pancartes plus lourdes de sens : LE SUCCÈS EST UNE DROGUE (banque) ; LE SERVICE DES RENCONTRES SAINES ; DOLLAR UNIVERSITY INSTITUTE : POUR DOPPER VOS REVENUS. Puis le bunker en ciment de la bibliothèque d'Ocean County, où les programmes de Thanksgiving sont affichés à l'extérieur – une lecture de poésie le mercredi, un atelier de réanimation cardiaque le jour de Thanksgiving, deux joueurs des Phillies de Philadelphie jusqu'au samedi pour un séminaire à vocation inspiratrice sur l'infidélité, « le tendon d'Achille des sports professionnels ».

« Je ne comprends vraiment pas », répète Mike, parce que je ne lui ai pas répondu la première fois qu'il l'a dit. Il a toujours le menton pointé vers le haut, comme s'il regardait par-dessous ses grandes lunettes jaunes. Il me dévisage, en inclinant la tête vers l'épaule. Il porte une fausse Rolex en acier, aussi épaisse qu'un pare-chocs de voiture et il ressemble – accroché au volant – à un mafioso miniature en route pour une partie de golf. Il offre un étrange spectacle à ceux qui le contemplant depuis les autres Suburban.

« Tu ne comprends pas “De jolies fesses, quelle ivresse” ? dis-je. C'est assez élémentaire pourtant.

– Je ne comprends pas les “ survivants du suicide”. » Il garde prudemment les yeux fixés sur la rampe d'accès de la Parkway, à une centaine de mètres devant nous.

« C'est simplement que ça ne marcherait pas si la pancarte annonçait

## L'ÉTAT DES LIEUX

---

“Bienvenue aux ratés du suicide” », dis-je. Les noms de Charles Boyer, Socrate, Meriwether Lewis et Virginia Woolf me viennent à l'esprit. Des cas exemplaires de réussite dans le suicide.

« La mort naturelle est pleine de dignité », dit-il. C'est le genre de conversation « spirituelle » qu'il affectionne, au cours de laquelle il peut prouver un peu mieux encore sa supériorité sur moi. « Éviter la mort est une invitation à la souffrance et à la peur. Nous ne devrions pas nous en moquer.

– Ils ne l'évitent pas et ils ne s'en moquent pas, dis-je. Ils se retrouvent dans une salle de réunion et ils mangent des sandwiches ensemble. Tu n'as jamais pensé au suicide ? J'y ai pensé la semaine dernière.

– Est-ce que tu irais à une réunion de survivants du suicide ? » Mike fait tourner sa langue contre l'intérieur de sa joue ronde.

« Je pourrais si j'avais le temps. Je pourrais inventer une bonne histoire. C'est tout ce qu'ils veulent. C'est comme les Alcooliques anonymes. Tout est dans le processus. »

Le visage à lunettes de Mike prend une expression à l'ancienne, sourcils baissés. Il n'approuve pas officiellement l'autonomie de la volonté, qu'il considère comme une action non vertueuse et, au fond, dénuée de sens. Il croit, par exemple, que le départ soudain de Sally en juin dernier m'a plongé dans un état d'angoisse et de vulnérabilité, résultat d'un discours précis et non vertueux visant à semer la discorde, ce qui explique pourquoi j'ai un cancer et pourquoi des capsules en titane diffusent leur substance dans ma prostate, organe dont je ne suis pas sûr qu'il reconnaisse l'existence. Il croit que je devrais méditer et me libérer de l'idée stressante de tout attachement sentimental – ça ne devrait pas être trop difficile.

---

**Richard Ford sera en France tout le mois de septembre.  
Il participera notamment aux Correspondances de Manosque  
et au Festival America.**

---

Automne  
2000, New Jersey.

Tandis que Thanksgiving – épreuve redoutable pour les familles recomposées – approche, et que l'élection présidentielle se profile à l'horizon, Frank doit remettre en cause les fondations sur lesquelles il a bâti son existence. Atteint d'un cancer, quitté par sa femme Sally, il affronte la solitude et dresse l'inévitable bilan : qu'a-t-il fait de sa vie ? Est-il prêt à mourir ? Hanté par les événements de son passé – l'échec de ses mariages, la mort de son fils Ralph –, Frank tente de résister aux courants contraires du destin.

Ce roman d'une puissance et d'une virtuosité exceptionnelles est le livre le plus abouti de Richard Ford. À travers ce portrait d'un agent immobilier, il nous livre sa vision de l'Amérique, à la fois généreuse et pessimiste. À la manière d'un Saul Bellow ou d'un John Updike avec Harry « Rabbit » Angstrom, Ford a inventé un personnage-miroir de l'Amérique, ironique et lucide, qu'il plonge dans une fin de siècle en plein désarroi. Un homme ordinaire, avec ses blessures et ses défauts, terriblement attachant.

~

  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
[www.initiales.org](http://www.initiales.org)